

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 17 (1967)
Heft: 2

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HANS JONAS : *Augustin und das paulinische Freiheitsproblem. Eine philosophische Studie zum pelagianischen Streit*. Zweite, neubearbeitete und erweiterte Auflage mit einer Einleitung von James M. Robinson. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1965, 114 p.

HISTOIRE
DE LA
PHILOSOPHIE

Ce n'est pas en premier lieu pour la contribution qu'il apporte à l'étude d'Augustin que la maison Vandenhoeck & Ruprecht réédite aujourd'hui le livre de jeunesse du spécialiste de la gnose. Ce n'est même pas tellement pour le travail lui-même qu'une deuxième édition lui a paru opportune, c'est surtout — comme le remarque le professeur J. M. Robinson en sa riche introduction qui situe l'ouvrage de H. Jonas dans l'histoire de la théologie contemporaine — en raison de son important appendice sur *la structure herméneutique des dogmes* (le deuxième appendice donne en traduction les principaux passages du commentaire de Pélage sur Rom. 7, le troisième contient une réflexion philosophique sur Rom. 7, reprise des *Mélanges* offerts à R. Bultmann pour ses quatre-vingts ans, le quatrième transcrit le texte original des citations d'Augustin traduites au cours de l'étude). Nous avons là en effet, dix ans avant le programme de R. Bultmann, d'une part l'affirmation que les dogmes sont l'expression mythologique (première étape d'objectivation) puis rationnelle (deuxième étape) de phénomènes existentiels, et d'autre part l'énoncé d'une herméneutique existentielle permettant le retour (le mot revient souvent ainsi que, pour la première fois, le verbe « entmythologisieren ») de l'énoncé rationnel du dogme à l'expérience existentielle d'où il est issu. Nous rencontrons donc dans cet appendice, énoncée une des premières fois, l'exigence d'interprétation existentielle de textes religieux. Le travail lui-même tente d'appliquer la méthode au cas d'Augustin dans sa querelle avec Pélage. Le dogme du péché originel est ramené à l'expérience existentielle de l'insuffisance du moi vis-à-vis de Dieu et celui de la prédestination (ces deux dogmes forment le cadre dogmatique dans lequel se déroule la controverse) au sentiment d'un tout-autre qui me conduit. Reste la triade volonté-foi-liberté. Ce sont ces trois notions que vise l'analyse. — Après avoir délimité son sujet, l'auteur confronte la solution stoïcienne à la solution chrétienne du problème de la liberté. Il relève ensuite l'inflexion qu'Augustin fait subir à la réponse paulinienne. Augustin, à son avis, transforme en schéma chronologique et objectif (sous la Loi puis sous la grâce) ce qui est vivante dialectique chez l'apôtre. A ce point de l'analyse, l'auteur se concentre sur l'interprétation augustinienne de Rom. 7 : 7-25. L'évêque d'Hippone, c'est bien connu, modifie son interprétation au cours des ans. Dans l'époque antérieure à la crise pélagienne, il voit en l'être décrit dans Rom. 7 l'homme « sous la Loi ». Comme cet homme désire le bien, Augustin, dès l'époque antipélagienne, ne peut y découvrir que l'homme « sous la grâce ». H. Jonas ne manque pas de critiquer les deux réponses augustinienes qui conduisent à une fausse notion de la liberté, la première en liant la volonté aux mérites, la seconde en livrant la liberté à la merci de la grâce contraignante. Si la notion de liberté est faussée, il en va de même pour celles de volonté et

de foi. L'erreur consiste à substantialiser la première en une « valeur » et la seconde en une « œuvre ». Ces critiques faites d'un point de vue existentialiste sont contestables et ne concernent que peu notre connaissance historique d'Augustin. Plus intéressante, à mon avis, est la découverte du motif qui poussa Augustin à transformer son interprétation de Rom. 7. H. Jonas le trouve dans l'hédonisme d'Augustin. La volonté est, chez lui, exclusivement désir (« appetitus »). Or on ne désire qu'un objet désirable qui nous précède : la grâce doit donc précéder la foi et l'acte de volonté bonne. — L'étude du professeur Jonas, si contestée en son temps (cf. l'introduction de J. M. Robinson), se veut purement philosophique. Ce qui veut dire qu'elle est volontairement non théologique. C'est là une perspective critiquable : est-ce une bonne méthode d'écarter délibérément Dieu dans l'étude d'une pensée qui se veut en perpétuel contact avec lui ? Du point de vue philosophique, les dogmes sont peut-être l'objectivation d'expériences existentielles. Mais du point de vue théologique, qui est finalement celui d'Augustin, ils sont l'expression humaine de l'œuvre condescendante de Dieu, du Dieu vivant. H. Jonas, qui ne cesse d'appeler la grâce une grâce magique, ne peut admettre qu'elle conduise l'homme à une réelle liberté. C'est pourtant l'avis d'Augustin : « Haec enim voluntas libera tanto erit liberior, quanto sanior tanto autem sanior quanto divinae misericordiae gratiaeque subiectior » (*Epist.* 157, 2, 8).

FRANÇOIS BOVON.

JOHANN MADER : *Die logische Struktur des personalen Denkens. Aus der Methode der Gotteserkenntnis bei Aurelius Augustinus*. Vienne, Herder, 1965, 229 p.

Partisan d'une « logique intégrale » qui se refuse à distinguer le fond de la forme, l'auteur de ce livre ardu recherche la structure logique de la pensée augustiniennne. Résolument philosophe, mais opposé à une mise entre parenthèses de la théologie, il se concentre sur le problème logique de la connaissance de Dieu tel qu'il se pose dans le *De Trinitate*. Selon lui, Augustin tente de dépasser la logique et la dialectique aristotéliennes. Le principe constitutif de sa pensée n'est pas la totalité saisie dans l'opposition des contraires, mais l'« unité intégrale » des semblables. L'autre n'est pas forcément hostile à l'un. Il peut lui être relié dans un rapport « hétérothétique ». C'est du moins ce qui se passe dans l'« être absolu », Dieu : le Fils est différent du Père sans que leur unité ne soit brisée. En ce cas le lien qui les unit n'est pas dialectique, mais personnel et dialogal. Dans l'« être analogue », c'est-à-dire dans l'homme, ce rapport « hétérothétique » existe pour le seul esprit (c'est pourquoi l'auteur propose de parler d'*analogia mentis* et non d'*analogia entis*). Pour le corps ainsi que pour les choses (l'« être fini », troisième degré de l'être), ce rapport ne peut être qu'antithétique et dialectique ; c'est la relation du Créateur et du créé. Le principe « hétérothétique » d'unité ainsi que la structure logique personnelle et dialogale se vérifient aussi bien dans l'étude de l'être que dans celles de la personne et de l'esprit, concepts auxquels sont consacrés trois importants chapitres de cet ouvrage. — Telles sont, à peine esquissées, quelques-unes des thèses de ce livre, dont l'ambition consiste à vouloir offrir la base logique d'une philosophie chrétienne. Le recenseur se pose une question en terminant sa lecture : J. Mader attribue à Augustin la découverte de cette nouvelle logique. Sa démonstration s'appuie surtout sur les dogmes trinitaire et christologique. Or, c'est sur ces points qu'Augustin est le plus dépendant de la tradition patris-

tique. Une telle logique dialogale ne se retrouverait-elle pas déjà chez les Pères antérieurs à Augustin ? Augustin serait alors moins original que ne l'estime l'auteur qui est plus à l'aise dans l'histoire de la philosophie que dans la patristique.

FRANÇOIS BOVON.

GERHARDT SCHMIDT : *Aufklärung und Metaphysik*. Die Neubegründung des Wissens durch Descartes. Tübingen, Max Niemayer Verlag, 1965, 181 p.

Cet ouvrage est tout entier consacré à Descartes ; il doit s'agir, selon toute vraisemblance, d'une dissertation. — Après des définitions de termes (« pensée », « être », « savoir »), où l'on reconnaît moins Descartes que le jargon trop souvent en usage dans les facultés de philosophie, l'auteur aborde le *Discours de la Méthode* en lui prêtant un contenu pour le moins surprenant. Aux affirmations massives du type : « La méthode n'est rien d'autre que le Je ; Je suis la Méthode » (p. 24) succèdent des jugements quasiment grotesques : « Les quatre Règles [du *Discours*...] ne sont rien d'autre que la décision de l'homme de rompre avec sa formation et de se déterminer soi-même. » Dans de tels jugements, dirais-je, déjà la forme m'est suspecte : ces *Nichts anderes als* qui foisonnent me laissent rêveur ; car toutes choses sont toujours autre chose que ce qu'on en peut dire... — Plus loin, l'affaire se gâte décidément et c'est de véritables contresens qu'il s'agit : « L'intuition [*intuitio* cartésienne] est finalement une question de croyance... elle est fatalement subjective » (p. 32). L'auteur n'a simplement pas remarqué que l'intuition cartésienne porte (et ne peut porter que) sur les natures simples. C'est cet oubli qui amène l'auteur à voir dans l'*intuitio* cartésienne un simple « résidu des anciennes conceptions de la science » et à affirmer de plus que, « étant indivisible, elle est strictement individuelle (sie kommt dem einzelnen als einzelnen zugute) » (p. 35). Nier la nouveauté de Descartes et son originalité, voilà qui tient à cœur à notre auteur : « Comme mathématicien, écrit-il (p. 37), Descartes est encore philosophiquement naïf, j'entends qu'il se meut uniquement dans les ornières de la tradition philosophique. » — Techniquement parlant, l'auteur n'a pas compris ce que sont analyse et synthèse chez Descartes. Il s'embrouille dans ces deux ordres, confondant de surcroît l'ordre des raisons avec la seule analyse, attribuant à Descartes lui-même les confusions qui sont les siennes. La clef de l'imbroglio est livrée p. 45, où le lecteur s'aperçoit non sans surprise qu'*analytique* et *synthétique* sont pris, à propos de Descartes, dans le sens kantien ! Or chacun sait ou du moins devrait savoir que, pour des raisons historiques évidentes mais trop longues à détailler ici, ce qui est dit analytique pour Kant apparaîtrait synthétique à Descartes (selon l'ordre de l'exposé et de la déduction), tandis que ce qui est synthétique aux yeux de Kant serait analytique aux yeux de Descartes (selon l'ordre de la découverte et de l'adjonction de propriétés à un être). Rien d'étonnant dès lors si l'auteur peut conclure ainsi ce qu'il affirme des Règles de la méthode : « Ces règles doivent leur validité à une décision, elles se fondent sur un arbitraire subjectif » (p. 47) ; auparavant déjà l'auteur avait insisté sur ce subjectivisme cartésien et s'était empressé de citer Protagoras... — Je dois bien dire que les choses s'arrangent un peu par la suite. L'entreprise est du reste menée par un honnête homme, et de façon assez attachante. Elle témoigne cependant de cette curieuse manière qu'on a parfois de philosopher aujourd'hui outre-Rhin, en se mettant à la pointe du progrès

avec un vague heideggerianisme, en assurant ses arrières avec un bon fonds de thomisme, et en assaisonnant le tout de quelques grains de positivisme. Dès lors, c'est le pauvre Descartes qui fait les frais de l'opération. Et l'effort de l'auteur pour « temporaliser » le cogito et pour « réviser » les *Méditations* ne saurait convaincre personne. C'est un effort bien sympathique en intention, mais malheureusement cela ne suffit pas.

J.-CLAUDE FIGUET.

HEINZ HEIMSOETH : *Transzendente Dialektik*. Ein Kommentar zu Kants Kritik der reinen Vernunft. Erster Teil : Ideenlehre und Paralogismen. Berlin, Walter de Gruyter, 1966, 198 p.

Les commentaires de la *Critique de la Raison pure* sont non seulement rares, mais, fait remarquer l'auteur dans son avant-propos, il n'en est aucun qui traite de la dialectique, quoique ce soit là le point culminant de l'œuvre. — C'est dire que cet ouvrage, dont vient de paraître la première des trois parties projetées, arrive à son heure ; il se distinguera d'ouvrages analogues précisément par son intention fondamentale, qui est de privilégier radicalement l'importance de la dialectique au détriment (relatif) de l'esthétique et de l'analytique. C'est donc dans le sens de l'union du transcendantal et de l'ontologique que se déroule en intention ce commentaire, qui suit, paragraphe par paragraphe, le texte de Kant.

J.-CLAUDE FIGUET.

GIUSEPPE FICHERA : *Umanità e linguaggio nel pensiero di Herder*. Padova, CEDAM, 1964, 73 p.

La pensée de Herder, située dans cette époque intermédiaire qui commençait d'assimiler les grands courants du siècle des Lumières tout en fécondant les premières effervescences de l'ère romantique, s'est fixée sur une méditation (tantôt rigoureusement rationnelle, tantôt ancrée en de profondes exigences sentimentales) qui avait pour thèmes : le concept d'humanité et celui de langage. Les origines de l'humanité se confondent avec celles du langage, leur évolution est co-essentielle, celle-là se diversifiant en nationalités exprimées chacune par son langage propre, lequel exprime à son tour une culture autonome et unitaire. Le langage est lié intrinsèquement à la raison, il est principe de communication entre les individus comme entre les nations et leurs cultures, qu'il sépare et réunit en même temps. — La monographie du professeur Fichera, de Catania, est, dans sa sobriété, intelligente, claire et précise.

ERIC MERLOTTI.

ADRIANO BAUSOLA : *Metafisica e rivelazione nella filosofia positiva di Schelling*. Milano, Societa editrice Vita e Pensiero, 1965, 225 p.

C'est une étude sérieuse, bien structurée et fort objective, que nous présente A. Bausola, qui délimite ainsi lui-même son objet : « ... examiner la phase ultime de la pensée de Schelling, en l'un de ses aspects particulièrement importants, celui concernant la thématique du rapport entre philosophie et révélation. » Le grave problème de la possibilité ou non de concilier le fini autonome avec l'Absolu sans exclure l'un des deux termes et en sauvegardant la notion du devenir mettra Schelling au centre d'une problématique que la plus haute spéculation idéaliste et rationnelle n'aura jamais pu vraiment résor-

ber : celle de définir la vraie immanence ou la vraie transcendance et la nature de leur rapport. Des conceptions diverses s'opposèrent à propos de l'importance à attribuer au volontarisme de Schelling, ainsi qu'à la juste place à désigner à la philosophie dans sa relation avec la religion. Retours à une métaphysique traditionnelle de l'être pour les uns, anticipations de thèmes cardinaux de l'existentialisme contemporain pour d'autres : tout l'intérêt d'une reprise systématique des textes de Schelling est amplement justifié par ces affrontements. La bibliographie raisonnée qui achève l'ouvrage est extrêmement précieuse.

ERIC MERLOTTI.

EMILE BRÉHIER : *Etudes de philosophie moderne*. Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 242 p.

Cet ouvrage, où se trouvent rassemblées vingt-six études publiées dans diverses revues, ne saurait être résumé ni discuté ici. Une *Introduction* est consacrée aux méthodes et problèmes de l'histoire de la philosophie. On y trouve, en particulier, le célèbre article : *Y a-t-il une philosophie chrétienne ?* qui suscita, dès 1931, de vives et fécondes discussions tant en France que chez nous. Les pages groupées sous rubrique *Philosophie moderne* traitent du cartésianisme (Descartes, Mersenne, Malebranche, Leibniz), de Rousseau, de Schopenhauer, de Lévy-Bruhl et de Brunschvicg. La deuxième partie aborde, sous titre : *Philosophie générale*, quelques questions relatives au mythe, au symbole, à l'humanisme, aux notions de valeur, d'humanité et de communion sociale. Information sûre, densité du contenu, simplicité de la forme, telles sont les qualités maîtresses de ces pages, qu'on ne saurait lire sans évoquer en transparence la noble et digne figure de leur auteur.

RENÉ SCHAEERER.

RAFFAELLO FRANCHINI : *La teoria della storia di Benedetto Croce*. Napoli, Morano, 1966, 215 p.

ADRIANO BAUSOLA : *Filosofia e storia nel pensiero crociano*. Milano, Vita e Pensiero, 1965, 253 p.

La littérature critique de l'œuvre philosophique de Croce, toujours très vivante en Italie, s'est enrichie de deux nouvelles études de ton et d'intention très différents, mais qui, chacune, offrent des centres d'intérêt incontestables. — Franchini est l'un de ceux qui, parmi les disciples de Croce d'assez stricte observance, sait garder avec les nouveaux courants de pensée de notre temps des contacts empreints de dynamisme et d'esprit de compréhension. En plusieurs de ses articles de revues, ou de ses essais, il a, avec habileté et profondeur, démontré comment plusieurs thèmes de recherches fort à la mode aujourd'hui avaient été naguère proposés et explorés par le philosophe napolitain (création esthétique, critique littéraire, philosophie de l'histoire, pensée et action, langage, etc.). Le livre en question est l'aboutissement, selon l'aveu même de l'auteur, d'un sérieux effort de présentation claire et vivante de la doctrine crocienne de l'histoire. Ses conclusions incitent à la discussion en vue de laquelle l'auteur, avec probité, nous a livré de solides éléments de base. — Le second de ces essais est écrit dans un tout autre but : examiner la philosophie de Croce critiquement, au sens le plus rigoureux du terme, celui qui fait sa part aussi bien au refus de certains aspects du système qu'à une volonté

constante de saisir les motifs profonds qui ont conduit le philosophe à ses découvertes les plus fructueuses. Pour y parvenir, A. Bausola s'attache à un principe méthodologique qui nous paraît capital : considérer la pensée crocienne comme un ensemble systématisé dont on ne peut abstraitement et arbitrairement écarter l'un ou l'autre domaine. Ainsi globalement conçue puis exposée thème après thème, cette œuvre critique forme une analyse bien ordonnée de tous les problèmes auxquels s'est affronté l'historicisme idéaliste de Croce (un second tome est annoncé qui examinera la philosophie morale et politique, le présent volume étant consacré à la logique, à la gnoséologie et à la théorie de l'histoire). L'auteur insiste sur ce qui a constamment inspiré et orienté Croce dans l'élaboration de sa philosophie : un attachement inconditionnel à un immanentisme intégral. Scruter longuement cette affirmation de l'immanence universelle mène le critique au cœur de la spéculation idéaliste-historiciste. Des conclusions qu'on peut tirer d'un tel examen dépend, à notre sens, la cohérence de toute la philosophie de Croce.

ERIC MERLOTTI.

GIORGIO M. GOZZELINO : *La Filosofia di Alfred Jules Ayer*. Zurich, Pas-Verlag, 1964, 199 p.

C'est une étude critique en apparence fort simplement conçue et qui a, pour cela même, les mérites de la clarté et de la probité. Mais l'auteur démontre qu'en réalité son exposition de la philosophie d'Ayer a été longuement pensée et que ce n'est pas un hasard si elle s'articule autour d'un principe-clé : celui de « vérification » qui, loin de restreindre la portée de l'analyse, en permettra au contraire les plus larges développements. C'est ainsi que le lecteur est convié à découvrir la démarche philosophique d'Ayer, à en apprécier la valeur et les limites et à en dégager l'originalité du sein de l'empirisme anglais de Locke aux plus récentes recherches du néo-positivisme anglais. Une bibliographie clôt cet ouvrage qui est une contribution remarquable à la connaissance d'un des grands courants de la pensée contemporaine.

ERIC MERLOTTI.

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

Les juifs. Dialogue entre JEAN DANIELLOU et ANDRÉ CHOURAQUI. Cahier n° 1 de la collection « Verse et Controverse ». Paris, Beauchesne, 1966, 116 p.

Il est difficile de résumer un livre dont la forme est celle du dialogue. Un tel écrit frappe par la diversité et la richesse des sujets abordés. Nous nous contentons de signaler quelques questions auxquelles un Juif israélien (André Chouraqui) et un théologien catholique (J. Daniélou) tentent de répondre selon l'optique propre à chacun. — Qu'est-ce qu'un juif ? Quelles sont les origines du conflit judéo-chrétien ? Quelle est l'importance de la Loi et des observances pour la sauvegarde d'Israël ou pour la foi ? Y a-t-il continuité entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament ? Où découvrir les sources de l'antisémitisme ? Que représente la personne du Christ ? Faut-il œuvrer à la conversion des juifs ? Doit-il y avoir une mission chrétienne ? Les juifs, les chrétiens, les musulmans (fils d'Ismaël) n'ont-ils pas en commun une mission à mener aujourd'hui dans le monde contemporain ? N'y a-t-il pas aujourd'hui des perspectives favorables pour un dialogue et pour une

réconciliation des uns avec les autres, par un « rassemblement des forces spirituelles, morales, politiques et sociales dont la concentration pourrait faire obstacle à la guerre atomique, à la faim, à l'ignorance et dont la réunion pourrait contribuer et peut-être sauver la race des hommes » ? — La brochure *Les Juifs* constitue au fond un inventaire rapide destiné à contribuer à la liquidation du contentieux judéo-chrétien. Les réponses données par deux spécialistes favorisent, sans pour autant tout résoudre, une compréhension plus grande en permettant aux juifs et aux chrétiens d'entrer dans la pensée des uns et des autres. Les prises de position sont franches ; elles s'efforcent, mues par un souci de vérité, d'exclure toute ambiguïté. Le caractère limité de l'ouvrage visant à toucher un vaste public, fait que l'on n'échappe pas à des affirmations massives et à notre avis dangereuses, bien que dans la ligne d'une certaine théologie. Sur la question de l'élection d'Israël dans l'économie néo-testamentaire, que l'on se reporte par exemple à ce qu'en dit le Père J. Daniélou : « Il y a, je suis obligé de le dire, une espèce de prétention d'Israël de rester encore aujourd'hui le peuple élu, en sorte qu'il se reconnaît aujourd'hui encore un privilège... qui nous apparaît comme profondément inacceptable » (p. 76). Il est vrai que le texte du Concile Vatican II relatif à la « Déclaration sur les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes » dit : « L'Eglise est le nouveau peuple de Dieu... » Les restrictions apportées à l'élection d'Israël ne sollicitent-elles pas le texte biblique de Romains 11 : 28-29 ? — Le lecteur trouvera encore dans ce petit opuscule le texte complet de la « Déclaration » mentionnée ci-dessus, ainsi qu'une bibliographie d'œuvres dues à la plume de J. Daniélou et d'A. Chouraqui, en rapport avec les sujets traités dans les pages que nous présentons ici. — Nous souhaitons que ce cahier n° 1 de la collection « Verse et Controverse » soit lu et médité par un large public désireux lui aussi d'entrer en un dialogue qui débouche sur l'actualité. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que de nous inviter à cette démarche purifiante et stimulante, de telle sorte que, comme le dit A. Chouraqui dans sa conclusion : « l'ordre d'unité et d'amour dont rêvèrent les prophètes et qu'annoncèrent les apôtres devienne, de nos jours, l'ordre nouveau d'une humanité pacifiée, réconciliée, sauvée ».

JACQUES GENTON.

KARL RAHNER : *Ecrits théologiques*. Tomes III, IV, V. Bruges, Desclée de Brouwer, 1963, 1966, 3 vol. de 206, 252 et 265 p. — *Le chrétien et la mort*. Bruges, Desclée de Brouwer, 1966, 142 p. Collection Foi vivante, 21.

Le P. Karl Rahner, S.J. est l'un des plus actifs protagonistes du renouveau théologique catholique en Allemagne. Sans appartenir au courant de la nouvelle théologie, qu'il critique d'ailleurs, il aborde les questions controversées, qu'il s'agisse de théologie fondamentale ou spéculative, d'éthique ou de pastorale, en mettant en œuvre une diversité de méthodes, qui lui permet de renouveler les données et les solutions traditionnelles. Il reprend les vieilles formules qui ont fait leur preuve et en donne une interprétation nouvelle à travers une démarche critique qui l'empêche de tomber dans les appauvrissements de la démythologisation. *Nova quia vetera* pourrait être sa devise. Il faut le lire et l'apprécier comme un théologien, même si ce théologien de race se tient au courant des recherches philosophiques. Selon lui, la théologie doit être prise au sérieux même par les philosophes ou les scientifiques, quand elle met en lumière les

relations profondes entre le dogme, la spiritualité et le témoignage de la foi. La richesse des *Ecrits* du P. Rahner réside en ce qu'ils reflètent la largeur et la profondeur de son regard. Déjà dans les questions méthodologiques (cf. *Essai d'une esquisse de dogmatique, Problème du développement dogmatique*, dans le tome IV ; *La question d'une éthique existentielle formelle*, dans le tome V), il cherche à suppléer aux carences d'une théologie fondamentale sans originalité, paralysée par la croyance en l'immutabilité du dogme ; pour ce faire, il va au cœur du mystère de la dogmatique et de l'éthique : le Dieu trinitaire qui communique sa vie, le Christ incarné qui sauve, l'Eglise qui vit de sa grâce. Cette préoccupation théologale de revenir sans se lasser à la Révélation le conduit à faire une place de choix aux données bibliques dans ses exposés ; il les déchiffre à la lumière de l'histoire du salut. D'emblée, ce sont les situations-limites, celles que la théologie étudie, qui l'intéressent : l'Incarnation ou le « devenir homme » de Dieu, c'est-à-dire la christologie qui est la fin et le commencement de l'anthropologie (cf. *Réflexions théologiques sur l'Incarnation*, dans le tome III), la mariologie (cf. *L'Immaculée Conception, sur le sens du dogme de l'Assomption*, tome IV). A la lumière de ces mystères où se joue la dialectique de l'infini et du fini, de l'éternité et du temps, le P. Rahner jette les bases d'une anthropologie qui gravite autour du double pôle de la grâce libérante et du péché mortifiant. Ces essais sur la grâce reprennent à nouveaux frais le problème de l'insertion du surnaturel dans la nature ; ils évitent à la fois l'extrinsécisme et sa conception de la grâce comme superstructure, et l'intrinsécisme et sa notion de grâce comme exigée par la nature. Il découvre en l'homme ce qu'il nomme un « existentiel surnaturel », œuvre de Dieu, mais faisant partie de l'homme, que l'homme d'ailleurs peut perdre. Il ne nie pas, bien au contraire, la grâce incréée qu'il revalorise, en tant que don et communication substantielle de la vie divine ; cette grâce incréée fonde la grâce créée qui justifie. Ainsi le P. Rahner parvient-il à personnaliser l'expérience de la grâce et à éclairer l'une des questions les plus débattues entre réformés et catholiques (cf. *De la relation de la nature et de la grâce, Pour la notion scolastique de la grâce incréée, De l'expérience de la grâce*, tome III). Une conception personnalisante des rapports entre Dieu et sa créature soulève le problème de la liberté chrétienne qui est par essence délivrance du péché, libération de la concupiscence comme puissance possessive ; si le péché est événement, si la concupiscence est lestée d'ambiguïté, la liberté, qu'elle s'exerce dans l'Eglise, vis-à-vis de l'Etat ou dans le monde, est toujours un don de l'amour divin et de la grâce qui limite la liberté elle-même à l'intérieur de l'obéissance (cf. sur le péché, *Le concept théologique de la concupiscence*, tome IV ; sur la liberté, *La liberté dans l'Eglise, Dignité et liberté de l'homme*, tome V). A partir de cette bipolarité de toute anthropologie théologique, le P. Rahner aborde la question de l'unité du genre humain ; il refuse le poligénisme, contredit par l'histoire du salut et l'analyse métaphysique, pour la thèse du monogénisme qui n'est pas inconciliable avec un transformisme modéré (cf. *Le monogénisme et la théologie*, tome V). Il examine attentivement la mort et le martyr dans une optique christocentrique (cf. *Pour une théologie de la mort, Essai sur le martyr*, tome III, reproduit in extenso dans le volume indiqué dans le titre, *Rédemption du temps, La résurrection de la chair*, tome IV). Chacune de ces questions laisse entrevoir l'interdépendance de la théologie et de l'anthropologie : sous la Révélation de Dieu, l'homme apparaît dans sa finitude et son inachèvement ; *homo viator*, sous le coup du châtement de Dieu, il ne peut être sauvé que par le Dieu fait homme, mourant pour lui, et par les sacrements qui attestent son sacrifice. L'Eglise des saints (titre d'un essai du tome IV) rap-

pelle l'œuvre de Dieu ; chaque saint renouvelle le témoignage. — Même des pratiques en voie de disparition pourraient être réinventées pour structurer ce nouveau type d'homme que réclame le XX^e siècle (cf. *Remarques à propos de la théologie des indulgences*, tome V), comme de nouvelles structures pourraient apparaître dans l'Eglise (cf. *Considérations severines sur le principe paroissial*). Les *Ecrits* du P. Rahner offrent donc un éventail de lecture, dont chacune porte en elle ce qui est développé dans les autres ; ces essais brefs, mais denses, se complètent ; ils illustrent une des promesses de la théologie conciliaire et postconciliaire : la fermeté théologique dans une ouverture sur le monde ; ils défendent, cela va sans dire, le catholicisme romain et non point l'œcuménisme. Comme le remarque le P. Rahner lui-même, jamais on n'a été aussi orthodoxe !

GABRIEL WIDMER.

Encyclopédie de la foi, sous la direction de H. Fries. Préface de Y. Congar. Paris, Editions du Cerf, 1965 ss., tomes I, II, 474 p. et 530 p.

Cette encyclopédie théologique rédigée primitivement en allemand paraît actuellement en espagnol, italien et français ; c'est dire son aire de diffusion. En quatre volumes, les meilleurs théologiens catholiques d'Europe examineront cent soixante concepts fondamentaux, sous l'angle de la théologie biblique, historique et systématique. A lire les deux premiers volumes, on peut être sûr de la valeur et du succès de l'entreprise. Les notices sont précises, solidement documentées, accompagnées d'une bibliographie sommaire, mais précieuse. Elles visent à une information de niveau universitaire, en dissipant les équivoques, en dégageant la normativité des concepts et tout cela en vue de favoriser un dialogue fécond entre les théologiens des diverses écoles ou des diverses dénominations. On ne cherchera pas dans cette encyclopédie des renseignements archéologiques, historiques, géographiques ou biographiques, mais une analyse des structures des notions théologiques, qui, grâce à un système de renvois, permet d'élaborer une sorte d'univers intelligible de la théologie. Exemples, en théologie fondamentale, le concept d'analogie renvoie à ceux d'inspiration, d'histoire du salut, d'alliance, d'Écriture ; en anthropologie, le terme « homme » renvoie aux notions de création, d'intelligence, de liberté, d'immortalité, de justification ; en christologie, Jésus-Christ, renvoie à expiation, incarnation, etc. (exemples limités aux deux premiers volumes). Les auteurs de quelques rubriques ont réussi le tour de force de donner en quelques pages le contenu d'un traité, qui donnerait l'état de la question des points de vue exégétique, historique et dogmatique (par exemple, Jésus historique et Christ kérugmatique). Si les références à l'histoire des dogmes sont quelquefois un peu courtes, faute de place, il faut cependant souligner que les auteurs protestants sont mentionnés ; Barth, Brunner, Tillich côtoient Schmaus, Rahner, Schnackenburger, dans le corps de l'article et dans la bibliographie. On n'a pas oublié les grandes encyclopédies, On admirera enfin la liberté des auteurs, leur esprit critique tant dans l'exposé et l'information que dans les conclusions. Il va sans dire que cette encyclopédie qui devrait prendre place dans toute bibliothèque de pasteur, d'étudiant en théologie ou en philosophie, ne remplace pas ses sœurs aînées ; mais facile à consulter, elle y conduira, en fournissant un matériel de base indispensable et de grand prix.

GABRIEL WIDMER.

- O. ROUSSEAU, J.-J. VON ALLMEN, B.-D. DUPUY, B. REYNDERS, P. DE VOOGHT, G. THILS, N. AFANASSIEFF, H. BALMFORTH, J. BOSCO : *L'infaillibilité de l'Eglise* (Journées œcuméniques de Chevetogne, 25-29 septembre 1961). Editions de Chevetogne, 1963, 266 p.

Il fallait du courage à ces théologiens romains, orthodoxes, anglicans et protestants pour aborder ensemble ce point névralgique de la problématique interconfessionnelle : l'infaillibilité de l'Eglise, en référence inévitable au dogme promulgué en 1870 par Vatican I. Confrontation utile, parce que loyale et fraternelle tout à la fois, mais sans grand résultat, du point de vue du rapprochement confessionnel. Bien des notions sortent pourtant clarifiées de ces débats. Si Dom Reynders montre la conscience d'une inerrance de l'Eglise, chez les docteurs des premiers siècles, notamment Irénée, Dom de Vooght, dans une étude très érudite, établit que le mot infaillibilité n'apparaît en théologie qu'au début du XIV^e siècle. Celle-ci, chez la plupart des théologiens médiévaux, est attribuée à l'Eglise dans son ensemble et aux conciles dont le pontife romain est le porte-parole occasionnel. Mais on est loin de la constitution *Pastor aeternus* de 1870 et du fameux *ex sese*. Le P. Afanassief réexpose ici son eucharistologie de l'ère byzantine d'où il tire une vue de l'infaillibilité de l'Eglise qui, pour notre logique occidentale, apparaît assez confuse. L'exposé du pasteur Bosc sur le point de vue de la Réforme, mettant l'infaillibilité dans la Parole de Dieu consignée dans la sainte Ecriture, est fort utilement complété par celui du chanoine anglican Balmforth : l'anglicanisme, parallèle en cela à l'Eglise ancienne, affirme une inerrance de l'Eglise dans les réalités essentielles au salut, selon un critère nuancé, où l'Ecriture tient le premier rang sans doute, mais sous-tendue par le credo baptismal, la tradition liturgique, la conscience commune du peuple chrétien et enfin le labeur des théologiens.

RICHARD PAQUIER.

- M.-D. CHENU : *La Parole de Dieu*. 1. La foi dans l'intelligence. 2. L'Evangile dans le temps. Paris, Editions du Cerf, 1964, 2 vol., 414 et 704 p.

Le P. Chenu est incontestablement l'un des théologiens français qui a le plus marqué la théologie préconciliaire et dont l'influence ne cesse de grandir. Historien érudit et original de saint Thomas, l'un des meilleurs connaisseurs de la théologie des XII^e et XIII^e siècles, il est aussi un observateur perspicace de ce temps, de ses problèmes et de ses promesses ; il ne craint pas de proposer des réformes. Ses travaux scientifiques, ses prises de position lui ont parfois causé des ennuis. Il a fait preuve de courage et de foi. Qui l'a rencontré, écouté ou lu une fois ne peut l'oublier. Son œuvre est considérable. Malheureusement, une foule d'articles étaient dispersés dans des revues. Aujourd'hui, grâce à ses amis, on peut les lire et les méditer dans les deux recueils, dont le titre et les sous-titres suggèrent l'orientation évangélique de leur auteur. Dans le premier volume, les études même les plus anciennes sur la foi, ses structures, son rôle en théologie, sur les théologiens (Abélard, le mal connu), la terminologie biblique dans la formation théologique, le symbolisme en liturgie, avec une bibliographie due au P. Duval des publications de 1922 à 1963. Dans le second volume, l'insertion de l'Evangile dans un temps de richesse ou de pauvreté, au crépuscule

d'une civilisation bourgeoise et à l'aube d'une conscience planétaire, la place du message rédempteur face au réveil des nationalismes et des idéologies. Tout pasteur, tout laïc responsable dans l'Eglise devrait lire ces pages consacrées à l'Évangile aux tournants de l'histoire, à la modernité, dont la singularité n'apparaît qu'à la lumière d'une traversée de l'histoire. Le P. Chenu excelle à faire revivre l'histoire pour éclairer le présent en vue des décisions urgentes à prendre ; car il est à la fois un homme de réflexion et un homme d'action, parce qu'il est un homme de contemplation, en lui affleurent le sens de la tradition et celui de l'innovation (de la « reformation », dirait-il). Il décèle le sens de la crise de 1929, de la fièvre d'avant 1939, du silence des années de guerre, de l'emballement de la technocratie. Mais le diagnostic est au service de la *mission* de l'Eglise, de l'apparition d'un nouveau type de chrétien, d'une théologie du travail et de la pauvreté. Le P. Chenu a une manière de penser et un style qui lui sont propres ; pour en savourer la rigueur et le mordant, pour se laisser stimuler, il faut lire et relire. Cette riche publication en donne l'occasion, l'occasion aussi de sortir de l'indifférence théologique et de la subtilité pour la subtilité, dans lesquelles s'enferme souvent une certaine théologie éthérée.

GABRIEL WIDMER.

WALTER SCHMITHALS : *Die Theologie Rudolf Bultmanns*. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1966, 333 p.

Excellente introduction à la théologie de Bultmann. En treize chapitres clairs, l'auteur fait — en l'organisant plus systématiquement qu'elle ne l'est en réalité — le tour de la pensée du maître de Marbourg. On ne trouvera pas ici de discussion critique, mais une sorte de guide de voyage, simplement fait mais avec talent. Comme initiation sérieuse à la pensée de Bultmann, voilà certainement un ouvrage très précieux. — En voici les six parties principales : la théologie comme Parole de Dieu ; l'anthropologie ; l'histoire du salut et la christologie ; le problème herméneutique ; l'éthique ; l'eschatologie. Un ouvrage qui mériterait d'être traduit, en attendant la traduction des œuvres maîtresses de Bultmann lui-même !

ERIC FUCHS.

J.-J. VON ALLMEN : *Prophétisme sacramentel*. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé (collection de Taizé), 1964, 315 p.

Ce titre insolite est, au dire de l'auteur lui-même, le commun dénominateur de neuf études pour le renouveau et l'unité de l'Eglise, déjà présentées, voire publiées en divers temps et circonstances. On y retrouve avec satisfaction la pensée rigoureuse et méthodique au service d'un réalisme biblique sans compromis, qui caractérise le professeur de Neuchâtel. S'affranchissant de catégories étroites et surannées, il réussit à renouveler totalement les vieux problèmes de la théologie et de l'ecclésiologie. Qu'on en juge par la définition du concept de sacrement qui ouvre le livre et qui en est la clé : « Il y a sacrement là où l'éon à venir élit, atteint, exorcise, occupe et consacre un élément de l'éon actuel et donc s'y rend présent. En ce sens, le sacrement est une répercussion de la première et un gage de la seconde venue de Jésus-Christ, lui qui est le Sacrement par excellence » (p. 10). A la lumière de cette définition, qui prend au sérieux radicalement et jusqu'en leurs ultimes conséquences l'Incarnation et

la Parousie, l'auteur passe en revue divers thèmes cruciaux de la situation œcuménique d'aujourd'hui : les signes de la continuité de l'Eglise, l'autorité du ministère pastoral, l'accession de la femme à ce ministère, le problème du baptême et de la confirmation et celui du remariage des divorcés, ceux enfin de la nature du culte et de la loyauté confessionnelle dans un dialogue œcuménique qui se veut ouvert. Le présupposé des solutions que J.-J. von Allmen donne aux questions abordées dans ce livre est la constatation que nous ne sommes plus en état de chrétienté, mais que l'Eglise, pour son bien, est maintenant minoritaire et se trouve en mesure de prendre ses distances à l'égard de conditions sociologiques qui pesaient sur elles lourdement dans l'ère constantinienne. Soulignons aussi l'insistance de l'auteur à montrer que le « sacerdoce universel » doit être interprété *ad extra*, comme la mission et le témoignage de tous les croyants face au monde, et non comme une qualification interne de l'Eglise, qui irait à nier ou évacuer la réalité et l'autorité du ministère institutionnel.

RICHARD PAQUIER.

Dialogue œcuménique (Les Rencontres œcuméniques des Dombes). Les Presses de Taizé, 1964, 77 p.

Ce tiré à part du numéro 70 de *Verbum Caro* retrace l'histoire d'un groupe théologique interconfessionnel inspiré par l'abbé Couturier et dont les rencontres annuelles et les discussions s'échelonnent de 1937 à 1962. Dans une merveilleuse atmosphère de loyauté intellectuelle et de transparence spirituelle, des théologiens catholiques et protestants ont tenté l'effort fécond d'un dépassement d'oppositions confessionnelles séculaires, successivement sur tous les grands thèmes de la discussion théologique, pour aboutir à des thèses d'accord assez remarquables, sans toutefois passer sous silence ce qui fait question entre Rome et la Réforme. Les conclusions sont tirées respectivement par le pasteur Bruston et le P. Martelet. La parole en exergue : *Alius est qui seminat et alius est qui metit* ouvre une perspective pleine d'espoir sur cet humble travail d'un cercle restreint, mais dont l'Eglise universelle recueillera un jour les fruits.

RICHARD PAQUIER.

JEAN BOSCH : *L'unité dans le Seigneur (Unité et ordre sous le règne du Christ)*. Paris, Editions universitaires, 1964, 302 p.

C'est une véritable petite Somme d'ecclésiologie que nous donne ici le professeur de dogmatique de la Faculté de théologie protestante de Paris. L'ouvrage se divise en deux parties : l'Eglise considérée en elle-même, dans sa nature et sa vie propres, et l'Eglise dans son ouverture vers le monde et sa mission à son égard. Le tout est situé dans une large perspective christologique : le Christ, en sa seigneurie universelle, est principe et agent d'unité et de réconciliation à la fois pour son Eglise, où cette seigneurie est reconnue, et pour le monde qui ne la reconnaît pas, mais qui en dépend cependant. L'auteur dégage successivement pour l'Eglise et pour le monde l'unité que le Christ, en qui et par qui toutes choses furent créées, leur confère ; puis il analyse l'ordre que cette unité implique et appelle. La Parole de Dieu, la confession de la foi qui lui répond, la prière et l'eucharistie cimentent la communion fraternelle dans l'unité de l'Esprit. Mais cette unité étant celle d'un corps, le

Corps du Christ, ne peut être que structurée, ordonnée : ici s'articule tout le problème du ministère et des ministères dans l'Eglise. C'est la partie du livre à mon sens la moins satisfaisante : la question de l'épiscopat, notamment, fait l'objet d'un traitement par trop sommaire. La seconde partie de l'ouvrage montre magistralement comment le monde, que sa corruption mènerait à la perte, est maintenu dans l'être par la grâce du Christ, nouvel Adam, qui « récapitule » tout en lui et qui lui octroie un ordre tout relatif et contingent en vue de la rédemption finale. La pensée du professeur Bosc est vigoureuse en même temps que nuancée ; elle est aussi profondément biblique et pleinement ouverte aux enrichissements que nous procure l'œcuménisme.

RICHARD PAQUIER.

A. HAMMAN : *Liturgie et Apostolat*. Paris, Les Editions du Cerf, 1965, 144 p.

Le P. Hamman nous a habitués à des livres de qualité. Celui-ci ne fait pas exception : en son genre, c'est même un petit chef-d'œuvre. Le contenu dépasse de beaucoup ce que le titre laisse prévoir. On le caractériserait mieux en disant : le culte chrétien en référence à tout le témoignage chrétien et toute la vie de l'Eglise. A partir d'une solide exégèse des textes et des termes culturels du Nouveau Testament, l'auteur montre comment la *diaconia* caritative et le témoignage conquérant s'articulent organiquement sur le culte, dans l'Eglise apostolique et dans celle des premiers siècles. Passant de là aux circonstances d'aujourd'hui, le P. Hamman énonce les principes d'une vie liturgique paroissiale qui trouve son expression, comme sa justification essentielle, dans le rayonnement de la communauté dans le milieu ambiant, c'est-à-dire dans le dialogue, l'accueil, l'entraide, la propagation des convictions. Le livre s'achève sur une très belle synthèse théologique qui, du mystère de l'Incarnation, par celui de l'Eglise (le Christ « dilaté »), débouche sur le salut cosmique postulé par la Bible, et que notre piété trop individualiste a souvent obnubilé.

RICHARD PAQUIER.

BERNARD HÄRING : *Le sacré et le bien*. Religion et moralité dans leur rapport mutuel. Traduit par R. Givord. Paris, Editions Fleurus, 1963, 296 p.

L'ouvrage s'ouvre sur un essai d'une phénoménologie du sacré. L'analyse de la prière (en suivant Heiler) — qui suppose le Dieu personnel — de la foi et de la révélation permet de montrer que la religion est essentiellement de caractère dialogal. Le sacré est absolument distinct du moral, impossible de les confondre. Mais alors quel rapport entretiennent-ils l'un avec l'autre ? Il apparaît en particulier dans l'obligation que le croyant se sent envers le Dieu personnel. Par là l'éthique fait partie de la religion : la moralité ne peut donc être religieuse que parce que l'éthique est d'abord sacrale. — C'est ensuite le phénomène de l'expérience morale que l'auteur s'efforce de définir. Il parcourt quatre étapes : la valeur — où il fait sienne la position de Scheler — le devoir, surgissant de l'expérience de la valeur, la liberté, fondée et limitée par le devoir, enfin la conscience. Conclusion : « ... toute valeur morale et toute obligation

se fondent sur le personalisme de la religion. Le personalisme vécu, et vécu dans la conscience, est pour nous la question et l'ouverture vers le sacré. » (p. 81) — Il reste à préciser la rencontre du sacré et du bien. L'auteur analyse d'abord et tour à tour les positions de N. Hartmann (le bien moral est en contradiction avec le sacré), Kant (autonomie de la morale au service de laquelle se trouve la religion), Schleiermacher (indépendance des deux domaines), E. Brunner (la morale absorbée dans la religion), R. Otto (distinction entre éthique sacrée et éthique sanctionnée), M. Scheler (originalité du sacré, fondement du bien ; le sacré et le bien comme amour et vouloir avec Dieu et en Dieu). Après quoi Häring propose sa propre vue du problème : il faut dépasser une morale du seul perfectionnement, considéré comme fin. C'est l'inverse qui est vrai : il s'agit de définir d'abord quel est l'ordre (la fin) dans lequel s'insère l'homme ; il s'agit d'entendre l'appel des valeurs. Le phénomène moral accepté pose la question de son fondement religieux. En définitive seule une morale de l'imitation (*Nachfolge*) se révèle authentique : dépassement du formalisme et du légalisme, de l'autonomie et de l'hétéronomie, elle est obéissance d'amour et amour obéissant. — Il est dommage que l'auteur ne fasse qu'esquisser cette morale de l'imitation, car c'est de loin l'élément le plus original et intéressant de ce livre. On s'étonne dans cette perspective de ne voir cité nulle part Bonhoeffer qui pourtant a montré jusqu'où pouvait aller cette *Nachfolge Christi*. Par ailleurs l'ample information de ce livre et la précision de certaines analyses (particulièrement celles des deux premières parties) seront précieuses pour tous ceux qui se préoccupent des fondements de l'éthique.

ERIC FUCHS.

MARIO ROSSI : *Laïcs pour des temps nouveaux*. Paris, Editions de l'Epi, 1965, 165 p. Traduction de L. Pélissier. Préface de M. D. Chenu, o.p.

Un laïc catholique parle de ses espérances et de ses inquiétudes. Intéressant d'une part par son insertion dans le contexte italien, vu ici de l'intérieur, et d'autre part par la critique qu'il fait du schéma conciliaire sur l'apostolat des laïcs : schéma trop prudent à son gré et paralysé par la notion du « mandat », notion qui est en effet une des grandes faiblesses de la théologie catholique du laïcat.

ERIC FUCHS.

HENDRIK KRAEMER : *Théologie du laïcat*. Genève, Editions Labor et Fides, 1966, 156 p. Traduction de Anneke Musacchio. Préface de W. A. Visser 't Hooft.

Il aura donc fallu huit ans pour que les lecteurs de langue française puissent lire ce livre ! Or les choses vont vite en ce domaine : ce qui paraissait très novateur il y a dix ans est devenu base de départ aujourd'hui. Le livre de Kraemer a marqué un moment important dans la redécouverte de cette théologie du laïcat, mais on ne peut pas dire qu'au lecteur un peu compétent il apporte de nouvelles révélations : on se promène dans ce livre comme dans un pays bien connu. Dire cela c'est d'ailleurs rendre hommage à ce livre et à son auteur qui ont su, il y a une dizaine d'années, rencontrer si bien les questions de tant de chrétiens et permettre une recherche qui s'est révélée depuis si riche (cf. par

exemple l'ouvrage publié par le Conseil œcuménique : *Vers une Eglise pour les autres*, Genève 1966). — Rappelons les thèses principales de ce « classique » du genre : Tout d'abord l'auteur évoque la place importante que les laïcs ont occupé dans l'histoire de l'Eglise et en particulier dans tous les mouvements de renouveau (renouveau de l'Eglise et prise au sérieux du laïcat vont de pair). Puis vient un exposé sur « le statut théologique du laïcat dans l'histoire » qui démontre que ce statut n'a jamais été formulé (p. 28). Il faut donc une nouvelle ecclésiologie qui sorte l'Eglise de l'impasse dans laquelle elle s'est rapidement fourvoyée en se décrivant en termes de pouvoir, d'ordre, par analogie avec les structures politico-sociales du monde gréco-romain. Le dualisme pernicieux du *duo sunt genera christianorum* est inacceptable en fait comme en droit. En passant (p. 47 s.), Kraemer rappelle quelques vérités sur la place de la femme dans l'Eglise : « ... il n'existe pas de sujet à l'égard duquel l'Eglise chrétienne ait fait preuve (et elle le fait encore dans la plupart des cas) d'une mentalité plus rétrograde, d'une notion des sexes plus païenne et contraire au christianisme, d'une pensée plus patriarcale, que celui de la femme et de sa place dans l'Eglise. » C'est tout à fait notre avis. — Mais serait-ce qu'une théologie du laïcat n'est pas possible ? Non, mais pour s'y risquer il faut accepter une révision très fondamentale de l'ecclésiologie, une nouvelle Réforme. Le fameux livre du P. CONGAR (*Jalons...*) est l'illustration — là encore nous sommes tout à fait d'accord — de l'impossibilité de repenser sérieusement le rôle du laïcat dans le cadre de l'ecclésiologie traditionnelle (cf. p. 53-56). C'est dire qu'une théologie du laïcat n'est pas pour demain ! Ou tout au moins qu'elle ne verra pas le jour sans de redoutables tensions dans les Eglises, quelles qu'elles soient. — En prélude à cette théologie (chap. 4), Kraemer rappelle que le point de départ de toute réflexion sur le laïcat est l'unité du peuple de Dieu, de la communauté appelée à manifester comme telle la puissance du Royaume, c'est-à-dire la seigneurie du Christ. Dans notre monde sécularisé, il est évident que les laïcs sont les plus exposés : la tâche des théologiens sera donc d'abord de les aider à affronter ce combat, et ce en les écoutant sérieusement. Des laïcs mineurs font une Eglise enfantine ! Or l'Eglise est d'abord mission (chap. 5), elle n'existe que pour le monde : l'Eglise est diaconie du Christ pour le monde, dans l'unité de son existence de peuple de Dieu. Les ministères dans l'Eglise sont au service de ce ministère fondamental du peuple de Dieu. Il faut en conséquence, pense l'auteur : 1° une révision des structures de l'Eglise et 2° un dialogue sérieux et incessant des laïcs avec le monde et avec l'Eglise pour l'appeler à s'ouvrir aux réalités « mondaines ». Concrètement (p. 143 s.), cela signifie chercher comment exprimer le caractère communautaire de l'Eglise et comment donner aux laïcs une place plus importante dans le culte, tout cela dans le souci de s'adapter à la souplesse et à la mobilité des structures de la vie moderne.

ERIC FUCHS.

GABRIEL-PH. WIDMER : *L'Evangile et l'athée*. Genève, Editions Labor et Fides, 1965, 165 p.

Trois parties dans ce beau livre : Une description de ce qu'est la foi, suscitée par l'Evangile et devenant consciente au travers des contestations qu'elle éprouve ; puis une analyse de l'apport de la critique moderne de la religion, telle qu'elle est élaborée par Marx et Nietzsche ; enfin un appel à la réforme de l'Eglise, à son réenracinement dans cet Evangile vivant qui est sa seule force

et sa seule richesse dans son dialogue avec l'athée, cet athée qui est, comme le montre bien l'auteur, d'abord en tout croyant. — Ce livre est un beau livre, disions-nous : d'abord parce qu'il est honnête. Je veux dire qu'il ne sombre jamais dans l'apologétique bêlante ou complexée trop souvent utilisée dans ce genre de confrontation. Le vrai dialogue entre l'Évangile et l'athée se passe d'abord en chaque croyant. L'Évangile en démasquant la mauvaise foi aliénante, c'est-à-dire religieuse, qui renaît toujours à nouveau en chaque croyant, a partie liée avec l'athéisme purificateur de toute idolâtrie. Certes, comme Parole transcendante revendiquant mon engagement, l'Évangile n'est pas un athéisme (Widmer ne pourrait souscrire au programme d'un « athéisme chrétien »), mais du moins le suscite-t-il quand l'idolâtrie religieuse entend domestiquer la Parole vivante de Christ. Le vrai combat est donc moins contre l'athéisme que pour l'Évangile sans idolâtrie. Pour ce combat la foi se structure et devient théologie ; une théologie qui rend compte de ce qui suscite l'homme comme homme authentique, et non qui fait avec délice le tour des besoins religieux de l'homme ! — Toute la première partie du livre de Widmer m'a paru d'une très haute qualité : le mouvement de la foi à la foi y est admirablement compris et décrit. L'athéisme est donc un véritable défi à l'Église de retrouver la foi vivante, originée en l'Évangile de pauvreté ; il ne s'agit plus d'aménager avec prudence quelques îlots de spiritualité, mais de consentir aux risques de l'appel du Christ vivant. — L'intérêt de ce livre et sa force proviennent de ce que Widmer ne cherche jamais à convaincre l'athée de la supériorité de la foi chrétienne, mais bien à appeler les chrétiens à se laisser entraîner par le dynamisme novateur de l'Esprit du Christ. En pleine solidarité avec l'Église, l'auteur veut lui ouvrir les yeux. Souhaitons simplement que cet appel soit entendu.

ERIC FUCHS.

Ont collaboré à ce numéro 1967 — II :

MM. les professeurs Joseph Moreau, Faculté des lettres, 20 Cours Pasteur,
Bordeaux (Gironde, France)

René Schaerer, 1 rue Pierre-Fatio, *Genève*

J.-Claude Piguët, 1 chemin des Délices, *Lausanne*

M. le pasteur Henry Chavannes, *Granges-Marnand* (Suisse)

M. le professeur L.-M. Dewailly, *Lund* (Suède)